

MARGUERITE DURAS

la maladie
de la mort

VesalBookshop.com



LES ÉDITIONS DE MINUIT

VesalBookshop.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 1982 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

ISBN 9782707330147

Vous devriez ne pas la connaître, l'avoir trouvée partout à la fois, dans un hôtel, dans une rue, dans un train, dans un bar, dans un livre, dans un film, en vous-même, en vous, en toi, au hasard de ton sexe dressé dans la nuit qui appelle où se mettre, où se débarrasser des pleurs qui le remplissent.

Vous pourriez l'avoir payée.

Vous auriez dit : Il faudrait venir chaque nuit pendant plusieurs jours.

Elle vous aurait regardé longtemps, et puis elle vous aurait dit que dans ce cas c'était cher.

Et puis elle demande : Vous voulez quoi ?

Vous dites que vous voulez essayer, tenter la chose, tenter connaître ça, vous habituer à ça, à ce corps, à ces seins, à ce parfum, à la beauté, à ce danger de mise au monde

d'enfants que représente ce corps, à cette forme imberbe sans accidents musculaires ni de force, à ce visage, à cette peau nue, à cette coïncidence entre cette peau et la vie qu'elle recouvre.

Vous lui dites que vous voulez essayer, essayer plusieurs jours peut-être.

Peut-être plusieurs semaines.

Peut-être même pendant toute votre vie.

Elle demande : Essayer quoi ?

Vous dites : D'aimer.

Elle demande : Pourquoi encore ?

Vous dites pour dormir sur le sexe étale, là où vous ne connaissez pas.

Vous dites que vous voulez essayer, pleurer là, à cet endroit-là du monde.

Elle sourit, elle demande : Vous voudriez aussi de moi ?

Vous dites : Oui. Je ne connais pas encore, je voudrais pénétrer là aussi. Et aussi

violemment que j'ai l'habitude. On dit que ça résiste plus encore, que c'est un velours qui résiste plus encore que le vide.

Elle dit qu'elle n'a pas d'avis, qu'elle ne peut pas savoir.

Elle demande : Quelles seraient les autres conditions ?

Vous dites qu'elle devrait se taire comme les femmes de ses ancêtres, se plier complètement à vous, à votre vouloir, vous être soumise entièrement comme les paysannes dans les granges après les moissons lorsque éreintées elles laissaient venir à elles les hommes, en dormant – cela afin que vous puissiez vous habituer peu à peu à cette forme qui épouserait la vôtre, qui serait à votre merci comme les femmes de religion le sont à Dieu – cela aussi, afin que petit à petit, avec le jour grandissant,

vous ayez moins peur de ne pas savoir où poser votre corps ni vers quel vide aimer.

Elle vous regarde. Et puis elle ne vous regarde plus, elle regarde ailleurs. Et puis elle répond.

Elle dit que dans ce cas c'est encore plus cher. Elle dit le chiffre du paiement.

Vous acceptez.

Chaque jour elle viendrait. Chaque jour elle vient.

Le premier jour elle se met nue et elle s'allonge à la place que vous lui désignez dans le lit.

Vous la regardez s'endormir. Elle se tait. Elle s'endort. Toute la nuit vous la regardez.

Elle arriverait avec la nuit. Elle arrive avec la nuit.

Toute la nuit vous la regardez. Pendant deux nuits vous la regardez.

Pendant deux nuits elle ne parle presque pas.

Puis un soir elle le fait. Elle parle.

Elle vous demande si elle vous est utile pour faire votre corps moins seul. Vous dites que vous ne savez pas bien comprendre ce mot lorsqu'il désigne votre état. Que vous en êtes à confondre entre croire être seul et au contraire devenir seul, vous ajoutez : Comme avec vous.

Et puis une fois encore au milieu de la nuit elle demande : Quelle est l'époque de l'année en ce moment ?

Vous dites : Avant l'hiver, encore en automne.

Elle demande aussi : Qu'est-ce qu'on entend ?

Vous dites : La mer.

Elle demande : Où est-elle ?

Vous dites : Là, derrière le mur de la chambre.

Elle se rendort.

Jeune, elle serait jeune. Dans ses vêtements, dans ses cheveux, il y aurait une odeur qui stagnerait, vous chercheriez laquelle, et vous finiriez par la nommer comme vous avez le savoir de le faire. Vous diriez : Une odeur d'héliotrope et de cédrat. Elle répond : C'est comme vous voudrez.

Un autre soir vous le faites, comme prévu, vous dormez le visage dans le haut de ses jambes écartées, contre son sexe, déjà dans l'humidité de son corps, là où elle s'ouvre. Elle vous laisse faire.

Un autre soir, par distraction, vous lui donnez de la jouissance et elle crie.

Vous lui dites de ne pas crier. Elle dit qu'elle ne crierait plus.

Elle ne crie plus.

Aucune jamais ne crierà de vous désormais.

Peut-être prenez-vous à elle un plaisir jusque-là inconnu de vous, je ne sais pas. Je ne sais pas non plus si vous percevez le grondement sourd et lointain de sa jouissance à travers sa respiration, à travers ce rôle très doux qui va et vient depuis sa bouche jusqu'à l'air du dehors. Je ne le crois pas.

Elle ouvre les yeux, elle dit : Quel bonheur.

Vous mettez la main sur sa bouche pour qu'elle se taise, vous lui dites qu'on ne dit pas ces choses-là.

Elle ferme les yeux.

Elle dit qu'elle ne le dira plus.

Elle demande si eux ils en parlent. Vous dites que non.

Elle demande de quoi ils parlent. Vous dites qu'ils parlent de tout le reste, qu'ils parlent de tout, sauf de cela.

Elle rit, elle se rendort.

Quelquefois vous marchez dans la chambre autour du lit ou le long des murs du côté de la mer.

Quelquefois vous pleurez.

Quelquefois vous sortez sur la terrasse dans le froid naissant.

Vous ne savez pas ce que contient le sommeil de celle-là qui est dans le lit.

De ce corps vous voudriez partir, vous voudriez revenir vers le corps des autres, le vôtre, revenir vers vous-même et en même temps c'est de devoir le faire que vous pleurez.

Elle, dans la chambre, elle dort. Elle dort. Vous ne la réveillez pas. Le malheur grandit